

qui composaient ce groupe étaient complètement dépourvus de tout sens moral, et que la moindre passion, le moindre caprice même, pouvait déterminer chez ces tristes individus l'explosion brutale d'une violence inconsciente.

Or, en dépit de toute éducation, Thom vivait dans la société et recevait d'elle les bienfaits qu'elle répand sur tous ses membres. Au nombre de ces bienfaits il faut compter l'amour, enveloppé de toutes ses séductions, mais augmenté de toutes ses charges. Ces dernières, pour l'homme régulier, pour le travailleur intelligent et conscient, ajoutent un mérite de plus à l'amour pur, à l'amour permis, à l'amour saint, créateur et fondateur. Plus l'objet de cet amour a besoin de protection, plus il est faible, plus il est isolé, plus il faut à l'homme d'énergie et d'esprit de sacrifice pour assurer un sort à sa compagne. Les plus simples des habitants savent cela. Grâce à l'éducation religieuse qu'ils ont reçue dès le bas âge, ils n'ignorent pas que la vie est un perpétuel sacrifice ; que le mariage est un acte solennel qui impose au nouveau chef de famille des obligations graves, lesquelles n'offrent de sérieuses et douces compensations que dans l'accomplissement de tous les devoirs. Aussi ces braves gens se préparent-ils au mariage par le travail, par l'épargne, par la sanctification de leur jeunesse en quelque sorte. C'est parce que ces préceptes sont fidèlement suivis dans nos campagnes que nos braves et loyaux habitants sont heureux, malgré le rude labeur que leur impose leurs devoirs.

Tom, lui, n'avait nulle idée des devoirs de l'homme.

Élevé comme un simple animal, habitué à faire à sa guise, abandonné à ses instincts brutaux, il ne connaissait même pas de nom le plus petit des devoirs du citoyen. Doué d'une constitution robuste, en proie à tous les appétits de la bête, fatalement voué à l'oisiveté criminelle des gueux, il avait poussé comme un jeune chien à qui revient de droit la pâtée quotidienne et la liberté au grand air.

Et le malheureux avait usé de cette liberté sans se demander si la vie lui serait toujours si facile, si élémentaire.

Un jour, il comprit pourtant que ses vagues amours devaient cesser pour faire place à un sentiment plus fixe, plus stable. Il se dit que, bâti comme il l'était, heureux comme il l'était, il ferait bien d'imiter ses compagnons et de prendre femme.

Cette résolution arrêtée, il lui fallait s'assurer d'un gîte et d'une table, non-seulement pour lui mais aussi pour sa compagne et pour les enfants à venir.

La maison paternelle était bien exigüe, ses ressources bien maigres. Mais l'insouciant Tom ne comprenait pas que la vie facile qu'il avait menée jusque-là pût un jour lui refuser ses faveurs, et il parla à son père de son projet d'établissement. Celui-ci lui répondit qu'il lui était impossible d'admettre une bouche de plus à table, d'accueillir une femme à son foyer encombré, et que s'il voulait se marier, il devait trouver un nouveau gîte et pourvoir désormais à la subsistance de la famille nouvelle.

Cette réponse atterra Tom.